



**University of
Zurich**^{UZH}

**Zurich Open Repository and
Archive**

University of Zurich
University Library
Strickhofstrasse 39
CH-8057 Zurich
www.zora.uzh.ch

Year: 2015

Le rôle de l'art dans la construction d'une civilisation nouvelle

Vogel, Christina

Posted at the Zurich Open Repository and Archive, University of Zurich

ZORA URL: <https://doi.org/10.5167/uzh-118513>

Journal Article

Accepted Version

Originally published at:

Vogel, Christina (2015). Le rôle de l'art dans la construction d'une civilisation nouvelle. *Cahiers Simone Weil*, 38(4):305-316.

Le rôle de l'art dans la construction d'une civilisation nouvelle

par Christina Vogel

Dans le Cahier III, écrit à New York durant l'automne 1942, Simone Weil affirme : « L'art est attente. L'inspiration est attente¹ ». À première vue, on est tenté de croire que l'art, étranger aux préoccupations pratiques, n'aura aucun rôle à jouer dans l'engagement – politique, administratif, judiciaire, social et économique – auquel appelle l'« Étude pour une déclaration des obligations envers l'être humain »². Or une telle supposition ne se vérifie pas à la lecture du texte de *L'Enracinement*³, dont l'« Étude », une sorte de prologue très condensé, annonce la rédaction. Nous essaierons donc, dans l'analyse qui suit, de montrer l'importance de la place que l'art occupe dans le dernier grand ouvrage que Simone Weil a rédigé, en quelques mois seulement, sans réussir à l'achever avant sa mort, en août 1943. Il importe de comprendre que les réflexions développées dans *L'Enracinement* considèrent l'art comme une démarche susceptible de servir de modèle aux diverses tâches que le combat – spirituel, intellectuel, matériel – pour la libération de la France et pour la reconstruction aussi bien des relations sociales que des institutions du pays supposent accomplies.

Consciente que l'action politique qu'elle conçoit à un moment où la guerre sévit encore en Europe, mais qui anticipe déjà le redressement futur de la société française, doit être à la hauteur d'exigences très complexes, elle précise :

« Le mode d'action politique esquissé ici exige que chaque choix soit précédé par la contemplation simultanée de plusieurs considérations d'espèce très différente. Cela implique un degré d'attention élevé, à peu près du même ordre que celui qui est exigé par le travail créateur dans l'art et la science » (*OC V 2*, p. 284).

Ce passage est révélateur de la façon dont Simone Weil traite l'art dans son projet de renouveler les fondements de la France en repensant les principes aptes à garantir la légitimité d'un État-Nation. Il convient avant tout de souligner qu'elle ne voit en l'art ni le seul idéal, ni la voie unique dans laquelle l'action politique devrait s'engager. La science est censée remplir, au même titre, la fonction de modèle ; elle aussi peut proposer une méthode de travail et d'innovation capable de servir d'exemple à l'ambitieux programme de réorganisation que Simone Weil tente d'élaborer à Londres. Qu'elle considère l'art ou la science, il s'agit

¹ Simone Weil, *Œuvres*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 1999, p. 938.

² Simone Weil, *Œuvres Complètes V*, « Écrits de New York et de Londres », Volume 2 (1943), Paris, Gallimard, 2013, pp. 104-105.

³ Bien que le titre sur le manuscrit original soit *Prélude à une déclaration des devoirs envers l'être humain*, nous nous reportons à ce texte sous le titre *L'Enracinement* qui l'a rendu célèbre. Toutes nos références vont à l'édition établie, présentée et annotées par Robert Chenavier, Patrice Rolland et Marie-Noëlle Chenavier-Jullien : *Œuvres Complètes V*, « Écrits de New York et de Londres », Volume 2 (1943), Paris, Gallimard, 2013 ; nous utiliserons l'abréviation *OC V 2*, suivie du numéro de page.

toujours de méthode de travail. C'est cette méthode ou ce type de « travail créateur » que nous avons tout intérêt à analyser et à comprendre pour ne pas méconnaître les exigences et les enjeux de *L'Enracinement*.

Sans confondre les différents domaines de réalité, Simone Weil pense l'art, la science et la politique comme des entreprises qui s'orientent à des systèmes de valeurs, tant économique (la valeur définie par le caractère désirable ou négociable d'un objet) qu'axiologique (la valeur comme élément d'une visée éthique, esthétique ou autre)⁴. Quelle que soit la valeur suprême qui oriente l'action, l'essentiel réside dans le fait que celle-ci se déploie au sein d'un ordre hiérarchiquement structuré assurant, par là même, le perfectionnement progressif du travail, aussi différent que le champ de sa manifestation puisse nous paraître. Alors que le beau est l'objet de valeur auquel l'art se réfère de préférence et que le vrai correspond à la visée centrale de la science, l'action politique devra assumer et essayer d'actualiser la justice comme sa référence première et principale⁵. Considérées comme des activités créatrices, l'art, la science et la politique ne se développent et ne se perfectionnent qu'à la condition de s'orienter continuellement à l'objet qui occupe le sommet de leur système de valeurs respectif. Or une telle aspiration suppose une façon de travailler – d'inventer, d'innover, de refonder – qui ne laisse rien au hasard. Elle demande, tout au contraire, une permanente attention dirigée vers la valeur idéale – le beau, le vrai, le juste – que le sujet créateur (poète, architecte, savant, homme politique) tâche d'atteindre.

Modelée sur les démarches observables dans les sphères de l'art et de la science, la politique, telle qu'elle est esquissée dans *L'Enracinement*, exige donc de ses acteurs une capacité d'attention qui leur permette de gouverner le pays dont ils ont la responsabilité, en tendant sans discontinuer vers la justice. Si Simone Weil rapproche l'action politique de l'art et de la science, c'est aussi pour mettre en évidence que le même principe, celui de la « composition simultanée sur plusieurs plans⁶ », devrait caractériser – du moins idéalement – leurs méthodes de travail :

« La politique elle aussi est un art gouverné par la composition sur plans multiples. Quiconque se trouve avoir des responsabilités politiques, s'il a en lui la faim et la soif de la justice, doit désirer recevoir cette faculté de composition sur plans multiples, et par suite doit infailliblement la recevoir avec le temps » (*OC V 2*, p. 285).

L'artiste, le scientifique, l'homme politique peuvent uniquement se mettre au service du programme de refondation des institutions de la France, s'ils conçoivent leur objet de valeur sous sa forme la plus parfaite et s'ils acceptent d'agir en se hissant d'un degré de perfection au

⁴ Pour cette différenciation et définition du concept de valeur, voir Denis Bertrand, *Précis de sémiotique littéraire*, Paris, Nathan, 2000, p. 267.

⁵ *OC V 2*, p. 284.

⁶ *Ibid.*

prochain degré, sans rien perdre ou oublier des niveaux dépassés. Avancer par paliers, au sein de l'ensemble des valeurs – esthétiques, éthiques, politiques ou autres – signifie que l'on ne se laisse pas décourager ni par la discipline requise ni par l'inaccessibilité de la valeur visée. Celui qui s'engage dans l'action au sens weilien de ce terme s'approche, sur le modèle d'un mouvement asymptotique, de la beauté pure, de la vérité absolue ou encore de la justice parfaite, tout en sachant qu'atteindre et réaliser le plus haut degré de perfection de sa valeur de référence ne lui sera pas possible dans le contexte historique, politique, économique et culturel où il évolue nécessairement. Simone Weil précise son idée d'une action qui s'oriente tout ensemble, c'est-à-dire simultanément, à un absolu d'excellence et s'exerce à des échelons de perfection relative, de la façon suivante :

« La méthode d'action politique esquissée ici dépasse les possibilités de l'intelligence humaine, du moins autant que ces possibilités sont connues. Mais c'est là précisément ce qui en fait le prix. Il ne faut pas se demander si on est ou non capable de l'appliquer. La réponse serait toujours non. Il faut la concevoir d'une manière parfaitement claire ; la contempler longtemps et souvent ; l'enfoncer pour toujours au lieu de l'âme où les pensées prennent leurs racines ; et qu'elle soit présente à toutes les décisions. Il y a peut-être alors une probabilité pour que les décisions, bien qu'imparfaites, soient bonnes » (*OC V 2*, p. 285).

Dès lors, concevoir l'action politique sur le modèle du travail créateur de l'artiste conduit Simone Weil à montrer que la reconstruction de la France pourra seulement réussir si l'on parvient à repenser et à réformer radicalement la nature du travail. Qu'il s'agisse du travail de l'ouvrier ou du paysan, du travail intellectuel du savant ou du travail pratique de l'homme politique, le renouveau de la société dans son ensemble exige une reconceptualisation des bases, c'est-à-dire des conditions d'effectuation du travail. Simone Weil reprend pour les développer ses observations sur la notion de travail exposées antérieurement – notamment dans les *Réflexions sur les causes de la liberté et de l'oppression sociale*⁷ – en leur accordant une position centrale dans le « Prélude à une déclaration des devoirs envers l'être humain ». Il ne me paraît pas exagéré d'affirmer par conséquent que le concept de travail est l'objet privilégié des propositions élaborées dans *L'Enracinement*.

Du moment que le travail est pensé, par analogie, en termes d'activité artistique, le travailleur peut se considérer comme un artisan, et même comme un artiste. Loin d'être étanche, la frontière entre art et artisanat se révèle perméable dans les deux sens de telle sorte qu'un échange mutuel transforme en profondeur la vision de l'art aussi bien que celle du travail. Selon Simone Weil, le travail, au lieu d'obéir à la loi de « produire plus et moins cher », au lieu d'« augmenter les bénéfices » – de ceux qui possèdent les machines, les usines,

⁷ *OC II 2* ; sur ce thème, on consultera l'ouvrage de référence de Robert Chenavier, *Simone Weil. Une philosophie du travail*, Paris, Cerf, 2001.

les terres – et de « servir les intérêts des consommateurs », devrait se définir, au premier chef, en fonction des besoins vitaux des ouvriers et des paysans⁸. C'est à une véritable révolution du monde du travail qu'elle fait appel en exigeant que celui-ci se refocalise dorénavant sur les producteurs. Dans ce but, il importe de libérer le travail du règne de l'exploitation, des modes de fabrication purement mécaniques et des conceptions strictement techniciennes, voire technocratiques ; viser à répondre aux demandes matérielles ne saurait être le seul, ni le principal objectif du travail.

Pour Simone Weil, le travail n'a de sens qu'à la condition qu'il satisfasse simultanément les besoins du corps, de l'esprit et de l'âme, qu'il permette d'actualiser des valeurs matérielles, intellectuelles et spirituelles, situées à différents niveaux de l'échelle des aspirations humaines. Or pour y parvenir, une orientation aux qualités les plus pures, voire inaccessibles, s'impose afin d'éviter des concessions ou des compromissions qui bloqueraient prématurément la quête de la perfection. C'est vers le degré le plus élevé de l'idée de beauté, de vérité, de justice et de bien que l'action des hommes – artistes ou hommes politiques, ingénieurs ou savants, ouvriers ou paysans – est censée se diriger. Ainsi, vouloir reconstruire les institutions et les structures sociales de la France sans tâcher de transformer le travail en une activité signifiante, serait une entreprise vouée d'emblée à l'échec :

« Notre époque a pour mission propre, pour vocation, la constitution d'une civilisation fondée sur la spiritualité du travail. [...] / Cette vocation est la seule chose assez grande pour la proposer aux peuples au lieu de l'idole totalitaire » (OC V 2, p. 189).

Opposer l'idée d'une civilisation dont la grandeur réside dans sa nature spirituelle à un monde où la grandeur se fonde sur des rapports de force et de pouvoir, est la manière dont Simone Weil conçoit son combat au service de la France libre. Cependant, elle ne néglige jamais les besoins pratiques et cherche à concilier ses revendications métaphysiques avec les nécessités physiques, éprouvées dans une situation historique concrète. Tout en visant à dépasser le domaine des stratégies ou calculs politiques, elle ancre sa lutte dans le continuel souci ressenti envers l'être humain⁹.

Consciente que les hommes se laissent sans difficulté séduire par des programmes qui leur promettent la satisfaction de leurs besoins immédiats (manger à sa faim, guérir des maladies, avoir un toit sur la tête), et par des idéologies qui fascinent par des promesses et défis de puissance, *L'Enracinement* esquisse un projet préoccupé d'immuniser contre de telles séductions en tenant compte de l'ensemble des besoins vitaux de l'être humain¹⁰. Le plan weilien vise à rendre à chaque homme sa dignité, en cherchant à arracher des milliers d'ouvriers et de paysans à l'expérience humiliante de se trouver réduits au statut d'une chose

⁸ Pour les expressions citées et mises entre guillemets, voir OC V 2, p. 155.

⁹ Cf. à ce sujet l'article de Valérie Gérard, « Simone Weil, l'*Enracinement*, la décolonisation », in : *Esprit*, Août-septembre 2012, n° 387, p. 52-68.

¹⁰ Voir la liste dressée au début du texte de *L'Enracinement*, OC V 2, p. 117-144.

condamnée à la manipulation, à l'exploitation, au déplacement – au dépaysement. Au point de départ de l'ouvrage est donc une conviction ferme : aussi longtemps que les travailleurs subissent l'épreuve de la chosification, la refondation de la France ne pourra réussir.

Dans la perspective de l'après-guerre, il paraît urgent de changer le statut du travailleur pour qu'« une civilisation constituée par la spiritualité du travail¹¹ », et coïncidant avec une « grandeur authentique », ait une chance de naître, de grandir et de s'établir. Commencer par transformer les ouvriers et les paysans en des sujets maîtres de leur vie et de leur travail s'avère indispensable si l'on souhaite, non seulement vaincre l'Allemagne, mais encore reconstruire la France sur des fondements légitimes et justes. Aux yeux de Simone Weil, la libération de la France s'accomplit seulement, si elle est accompagnée par la libération de toutes les classes sociales opprimées. Par conséquent, faire du travail une activité inspirée implique la volonté de rendre aux hommes, jusqu'alors réduits à l'existence d'une chose inanimée, le rang et la valeur d'un sujet respecté, capable de comprendre le sens de ce qu'il fait – en usine ou sur une exploitation agricole –, capable d'apprécier la qualité et le prix du produit de son action. Tel un artiste-artisan, l'ouvrier ou le paysan se mue en un sujet créateur. En essayant de réaliser un bon produit, un objet de valeur susceptible d'entrer dans un circuit de communication et d'échange, chaque entreprise contribue individuellement à défendre la justice comme valeur fondamentale d'une société véritablement démocratique.

Par une inversion remarquable, Simone Weil met en valeur le producteur et relègue du même coup l'intérêt du consommateur au second plan. Sans méconnaître les besoins matériels qu'il s'agit de satisfaire, elle place au centre de ses réflexions tous ceux qui produisent les biens de consommation, en espérant les affranchir de « la condition prolétarienne¹² ». Considérée comme un prérequis essentiel au développement spirituel d'un pays, la possibilité de devenir propriétaire – de la machine, de la maison, de la terre¹³ – est l'un des premiers buts qu'elle propose. Toutefois, à aucun moment Simone Weil ne sépare la double exigence de sa lutte : répondre aux demandes « terrestres » et, en même temps, se diriger patiemment – confortée dans cette voie par la garantie rassurante de la propriété matérielle et intellectuelle – vers des besoins culturels et même spirituels.

Lorsque Simone Weil soutient l'idée selon laquelle « l'enracinement est peut-être le besoin le plus important et le plus méconnu de l'âme humaine¹⁴ », elle est loin d'entendre par là uniquement le besoin de posséder sa propre maison, sa terre et sa machine. Le désir de « se sentir chez soi » concerne également le besoin de participer activement à la vie collective d'une communauté, à la culture d'une société. Accéder aux biens intellectuels et spirituels, faire partie intégrante d'une civilisation, en tant que sujet individuel, concourt essentiellement à la naissance du sentiment de vivre chez soi. Lutter pour l'abolition des structures sociales

¹¹ OC V 2, p. 190.

¹² OC V 2, p. 174.

¹³ OC V 2, p. 171.

¹⁴ OC V 2, p. 142.

injustes et pour le changement des conditions abrutissantes d'un mode de production strictement mécanique est certes un engagement important, mais insuffisant aussi longtemps qu'il ne s'agit pas d'ouvrir aux travailleurs l'accès aussi bien à la culture particulière de leur environnement social qu'aux connaissances générales de l'humanité entière.

La réforme du monde du travail serait imparfaite si elle ne faisait pas gagner suffisamment de temps libre pour permettre aux ouvriers de se former, de s'instruire et de participer à l'élaboration de leur propre culture. Viser à ancrer l'individu dans un lieu et milieu n'a rien à voir avec l'attachement fixe à un espace fermé ou avec une immobilisation définitive ; ce qui compte, c'est son intégration dans une communauté culturelle ouverte dont il arrive à s'approprier, à échanger et même à façonner les valeurs, en contribuant au lent processus de leur perfectionnement. Contre l'expérience douloureuse d'être dépossédé de ses biens, contre le sentiment d'être dépaycé dans le pays même où il est né, qui transforment le travailleur en étranger, Simone Weil préconise un ambitieux programme d'éducation et de formation :

« La formation d'une jeunesse ouvrière doit dépasser la formation purement professionnelle. [...] Il faudrait quelque chose qui combine les avantages de l'école professionnelle, ceux de l'apprentissage en usine, ceux du chantier de compagnons du type actuel, et beaucoup d'autres en plus. / Mais la formation d'une jeunesse ouvrière, surtout dans un pays comme la France, implique aussi une instruction, une participation à une culture intellectuelle. Il faut qu'ils se sentent chez eux aussi dans le monde de la pensée » (*OC V 2*, p. 163).

Tandis que l'objectif d'instruire la classe ouvrière est un point crucial du projet weilien et s'énonce clairement, les méthodes pédagogiques et les contenus de cette éducation se révèlent problématiques. Les débats que la question de la « culture ouvrière¹⁵ » ne manquait pas de soulever, déjà avant la Seconde Guerre mondiale¹⁶, montrent à Simone Weil que les obstacles à franchir et les erreurs à éviter sont nombreux. Pour ne pas simplement imposer aux travailleurs une culture qui leur est foncièrement étrangère, dans la mesure où elle représente le produit d'une couche sociale dont ils sont éloignés (telle que l'intelligentsia bourgeoise) – ce qui serait encore une forme de domination et d'aliénation – il faut concevoir une instruction qui tienne compte de la spécificité des conditions de vie et de travail des ouvriers, tout en s'orientant à des buts qui libèrent justement de la sphère étroite de leur existence actuelle.

Simone Weil regrette vivement que face à la difficulté d'éduquer les ouvriers, la démarche la plus répandue consiste, d'une part, à simplifier les matières et les compétences enseignées et, d'autre part, à diviser les contenus en petits fragments et à réduire les techniques à des gestes partiels et incomplets. C'est contre une conception réductrice de la formation qu'elle se révolte. Ce qu'elle oppose à un enseignement « au rabais », ce sont des leçons exigeantes qui

¹⁵ *OC V 2*, p. 163.

¹⁶ On consultera les notes instructives dans l'édition des *Œuvres complètes* (*OC V 2*, p. 163).

devront permettre aux apprenants de progresser sur le plan et des savoirs et des pouvoirs, d'avancer dans l'ordre des valeurs culturelles en accédant à des connaissances aptes à élargir leur compréhension du monde et à favoriser la communication avec autrui.

Que la conception weilienne de l'éducation prenne l'art comme modèle pour penser le type de formation et de culture qui convient au peuple, est une hypothèse qui nous semble très probable. L'activité artistique, conçue comme une entreprise qui s'oriente, sans jamais l'atteindre, à la valeur suprême, à la perfection absolue, est l'exemple d'une quête qui, au lieu de se rapporter au facile, se réfère constamment au plus difficile ; elle ne s'arrête à aucun stade intermédiaire, à aucune valeur relative, mais pousse toujours plus haut et plus loin sa recherche. Mouvement vertical, dirigé du bas vers le haut, l'art indique le chemin dans lequel l'instruction de la classe ouvrière devrait s'engager pour répondre à l'attente de la nouvelle civilisation qu'il s'agit de fonder. Contrairement à ce que l'on est enclin à croire, ce n'est pas la notion d'art engagé que Simone Weil convoque comme idéal, mais un art dont la direction méthodique se révèle édifiante en vue d'élaborer le plan d'études pour la classe ouvrière. À la place d'une visée moralisatrice ou normative, elle suggère de concevoir la future culture ouvrière par référence à l'univers des valeurs esthétiques.

Le sens de l'ordre et de la totalité, inhérent à l'action artistique, peut servir de repère au programme d'instruction, car un tel sens écarte la tentation d'un enseignement morcelé et protège contre le danger d'un apprentissage fait de façon désordonnée et incohérente. L'art joue ainsi le rôle de modèle pour une conception de l'instruction ouvrière qui veut échapper aux tendances simplificatrices, en acceptant de proposer, à la place d'une pédagogie de vulgarisation, la méthode de la traduction, l'essai du transfert : « Le remède à cela, c'est un effort de traduction. Non pas de vulgarisation, mais de traduction, ce qui est bien différent » (*OC V 2*, p. 165). À la lumière de l'expérience artistique, *L'Enracinement* esquisse un plan d'étude qui se veut le plus complet possible, le plus organisé et harmonieux possible, un programme qui se déclare sous une forme idéale dans l'espoir de réaliser – à tout le moins – une bonne et solide formation des ouvriers de l'avenir. Le jour où les travailleurs seront instruits, participant à la culture et à la mémoire du pays où ils vivent, ils sauront apprécier la valeur d'un travail bien fait, sans cesser pour autant d'essayer de le parfaire encore et encore.

Ce que le « Prélude à une déclaration des devoirs envers l'être humain » affirme au sujet de la formation des ouvriers est également valable pour l'instruction qui s'adresse à la classe paysanne. Bien que Simone Weil reconnaisse qu'au point de vue pédagogique et didactique, il convient d'adapter les formes d'enseignement aux apprenants (ouvriers ou paysans), elle souligne que l'éducation des paysans devrait, elle aussi, s'orienter à l'art et, notamment, à l'idée de beauté. Aussitôt que le travail de ceux qui cultivent la terre s'effectuera sous le signe de la beauté – plus précisément « des beautés de la nature¹⁷ » – il s'en trouvera profondément changé : le travail ne sera plus asservissement mais, en revanche, manifestation de poésie.

¹⁷ *OC V 2*, p. 181.

Lorsque le paysan sera attentif à la valeur à laquelle s'orientent les différentes pratiques artistiques, il pourra donner à son travail un sens qui, en retour, lui apportera des satisfactions à la fois matérielles, intellectuelles et spirituelles. Par la révélation du sens esthétique de son activité, le paysan se libérera du sentiment d'infériorité et il osera participer à la vie culturelle de son pays. Dans l'objectif de *L'Enracinement*, il est donc crucial de faire naître la visée de la beauté dans l'action quotidienne du paysan.

Il est remarquable que l'articulation étroite entre le travail, l'éducation et l'art provoque une reconceptualisation concomitante des trois notions. Plutôt que de jouer le rôle d'une référence immobile, l'idée de l'art évolue au fur et à mesure que le programme de reconstruction se précise. S'il est évident que la fonction, dont l'art se voit muni, ne consiste nullement en un simple amusement ou plaisir momentané, l'approche exigeante de Simone Weil ne le limite pas non plus à une action exemplaire abstraite ; elle le conçoit encore comme une « nourriture » capable de répondre aux demandes du corps, de l'esprit et de l'âme. La relation établie aux valeurs esthétiques excède le rapport sensoriel et cognitif au monde (concernant surtout le sens de la vue) ; elle est considérée, au contraire, comme une interaction intégrative, indispensable à la vie concrète dans sa totalité. Soucieuse de prendre ses distances de l'attitude des esthètes, dans laquelle elle reconnaît une conception purement formelle de l'art, Simone Weil insiste :

« La beauté est quelque chose qui se mange ; c'est une nourriture. Si on offrait au peuple la beauté chrétienne simplement à titre de beauté, ce devrait être comme une beauté qui nourrit » (*OC V 2*, p. 163).

L'art est à la fois substance et forme ; quel que soit le plan où il se manifeste, il articule ensemble ces deux composantes de la signification qui se distinguent sans s'opposer. L'art est un lien et assure – à l'exemple d'une re-ligion – « un contact avec ce monde et l'autre¹⁸ ». Or la visée transcendante de l'art, responsable d'accorder une valeur spirituelle au travail du paysan, doit se concilier avec la visée immanente, préoccupée d'inscrire toute expérience dans un milieu accessible aux paysans. Afin de transformer le sort des paysans, exclus des sphères intellectuelle et culturelle, Simone Weil plaide pour la réhabilitation du folklore. Faire sienne la culture revivifiée du folklore – caractéristique d'une certaine civilisation et, tout ensemble, doté d'une dimension universelle – procurera le sentiment d'être chez soi, de faire partie aussi bien de la culture de son pays que de la civilisation humaine.

Très sévère à l'égard de l'attitude colonialiste envers les paysans, dénoncée comme un facteur du sentiment d'aliénation qui les ronge, le projet weilien aspire à l'affranchissement politique et intellectuel de cette couche sociale en montrant que le besoin de liberté suppose aussi bien l'accès à la propriété que l'entrée « dans la pensée humaine¹⁹ ». Au lieu d'être le

¹⁸ *OC V 2*, p. 187.

¹⁹ *OC V 2*, p. 181.

domaine réservé à la recherche de quelques savants, le folklore – embrassant l'ensemble des traditions du peuple – sera l'une des sources d'inspiration, l'un des lieux privilégiés où les paysans reconnaîtront leur place dans la société et se sentiront dignes d'appartenir pleinement et réellement à l'histoire et à la culture de leur pays. Le folklore est appelé à opérer la médiation entre les classes sociales, entre la mémoire collective et la mémoire individuelle, entre le passé et l'avenir de la France dont les bases institutionnelles sont à reconstruire sans que ses origines spirituelles et ses trésors culturels soient détruits pour autant.

En résumé, Simone Weil fait appel à l'art, conçu comme un travail à la fois créatif et méthodique, pour diriger d'emblée l'engagement politique vers le plus haut degré de perfection auquel l'homme puisse aspirer. L'art n'est point un simple embellissement formel qui viendra s'ajouter, tout à la fin, au processus de refondation de la société française. Pensé comme modèle central, il fournit les principes qui devraient, selon Simone Weil, inspirer la conception de la France d'après-guerre. La visée esthétique est donc placée avant et non pas après l'action politique ou, plus exactement, elle est inhérente à cette action, inséparable d'une pensée politique qui souhaite briser les jeux de pouvoir, les rapports de force, les raisons violant quotidiennement les droits de l'homme. Sans méconnaître qu'en temps de guerre, les moyens d'intervention se compromettent inévitablement et contredisent les idéaux postulés, le programme esquissé dans *L'Enracinement* se réfère, d'un bout à l'autre, à l'art défini comme un cheminement qui aide à éviter de se contenter de résultats médiocres et empêche d'accepter des compromis affaiblissant les bases du nouvel ordre social. Simone Weil est convaincue que la libération et, ensuite, le redressement de la France ne réussissent qu'à la condition que le combat militaire et les démarches politiques se conçoivent et s'accomplissent dans une perspective qui vise un univers harmonieux, touchant à l'absolue perfection et même au surnaturel.

Certes, une telle conception de l'entreprise politique peut être taxée d'idéaliste, dangereusement éloignée des besoins concrets de la réalité conflictuelle. Cependant, dans l'optique de l'avenir, nous pourrions aussi dire que *L'Enracinement* est un texte qui risque, d'une manière aussi courageuse que lucide, le tout pour le tout afin de ne pas se satisfaire de trop peu. L'émancipation politique et spirituelle n'est pas considérée comme un horizon lointain, comme une utopie, elle s'inscrit dans chaque activité humaine, indépendamment du niveau où elle s'accomplit. Simone Weil juge infructueux l'essai de renouveler la civilisation, sans que l'idée de la beauté du monde et le principe de l'ordre parfait (social, moral, économique, juridique ou autre) président à tous les travaux en les transformant du même coup en des moments inspirés. Elle ne fait pas jouer à l'art le rôle d'un instrument mis au service d'un projet politique. Pour elle, l'art n'est pas utile, l'art est nécessaire. Si l'on désire que la société future s'édifie sur la justice comme bien fondamental, capable de garantir à chaque citoyen la plus grande souveraineté possible et, par conséquent, le sentiment de vivre chez soi, il faut exercer la politique comme un art.

